La science, l'opinion
Etude de texte

« Il est facile de remarquer que dans la vie humaine en général, et d'abord dans chaque vie individuelle, de l'enfance à la maturité, la vie originairement intuitive qui, en des activités, crée sur le fondement de l'expérience sensible ses formations originairement évidentes, déchoit très vite et dans la mesure croissante du *dévoiement du langage*. Elle déchoit par étendues toujours plus grandes dans un dire et un lire purement assujettis aux associations, après quoi elle se trouve assez souvent déçue, dans ses acceptions ainsi acquises, par l'expérience ultérieure.

On dira alors que dans la sphère de la science, qui nous intéresse ici, celle d'un penser appliqué à atteindre des vérités et à éviter des faussetés, on sera évidemment dès le début très soucieux de pousser le verrou devant le libre jeu des formations associatives. Celles-ci restent un danger permanent en vertu de l'inévitable sédimentation des produits spirituels sous la forme d'acquis linguistiques persistants, qui peuvent être repris en charge et ré-assumés par n'importe qui d'autre, d'une façon d'abord purement passive. On prévient ce danger non seulement en se persuadant après coup de la réactivabilité effective, mais aussi en assurant aussitôt après la proto-fondation évidente le pouvoir de sa réactivation et son maintien permanent. C'est ce qui se passe quand on est soucieux de l'univocité de l'expression linguistique, et de s'assurer de produits exprimables de façon univoque, grâce à une frappe très attentive des mots, des propositions, des enchaînements de propositions considérés ; c'est ce que chacun doit faire, et non seulement l'inventeur, mais aussi chaque savant en tant que membre de la communauté scientifique, après la prise en charge de ce qu'il doit recevoir des autres. Cela concerne donc tout particulièrement la tradition scientifique, à l'intérieur de la communauté de savants qui lui correspond, en tant que communauté de connaissance vivant dans l'unité d'une responsabilité commune. Conformément à l'essence de la science, il appartient donc au rôle de ses fonctionnaires d'exiger en permanence ou d'avoir la certitude personnelle que tout ce qui est porté par eux à l'énonciation scientifique soit dit "une fois pour toutes", que cela soit "établi", indéfiniment reproductible dans l'identité, utilisable dans l'évidence et à des fins théorétiques ou pratiques ultérieures – en tant qu'indubitablement réactivable dans l'identité de son sens authentique. »

E. Husserl, *L'origine de la géométrie*, trad. et introd. par J. Derrida, Paris, PUF, 1990, p. 187-188.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La science, l'opinion

Ce texte permet d'envisager d'une façon originale la question du rapport entre « science » et « opinion » (le terme n'étant pas ici utilisé par Husserl). **Il dénonce un risque**, en effet : **celui, pourrait-on dire, de la *sédimentation* de la science *en opinion*, c'est-à-dire le risque pour l'énoncé scientifique de n'exister plus que comme un « acquis linguistique persistant », qu'on apprend, qu'on répète *passivement*, sans être en mesure d'en *réactiver le sens originaire***, ou « proto-fondateur » (qui seul peut nous conférer la vérité de ce qu'il dit). Et cela concerne aussi bien l'inventeur lui-même de l'énoncé, ou du système, que les autres savants ou les simples étudiants qui, par après, l'utilisent.

La question est la suivante : **comment maintenir la science dans sa « scientificité » ? Comment éviter de manier de l'extérieur, sans compréhension réelle, sans intuition, sans certitude, le théorème *d'Archimède*, par exemple, ou celui *de Pythagore* ? En d'autres termes, comment faire de la science, de sa pratique et de son apprentissage, autre chose qu'une récitation d'*histoire* où l'on répèterait, dans des constructions plus ou moins maîtrisées, la conclusion *figée* de tel ou tel scientifique du passé ?** C'est à cela qu'Husserl tente de répondre : pour ce qui nous importe, il ne s'agit pas ici de s'interroger sur les rapports antinomiques de la science et de l'opinion, sur la construction de la science comme para-doxe, sur son opposition fondamentale à l'opinion, mais, si l'on peut dire, sur le risque (inévitable, lié à l'histoire même de la science, à notre existence historique, à l'inscription de la science dans le langage, à l'apprentissage scolaire qui nous est proposé, etc.) d'un *devenir-opinion* de la science, sur une dissipation de la science vivante dans l'« opinion » (courante), c'est-à-dire dans un énoncé coupé du principe qui, originairement, lui confère son sens et sa vérité, une *doxa*, précisément, que l'on répète mécaniquement sans trop savoir ce qui se dit.

Ce qui anime ce texte, c'est « une conscience de crise » : après s'être extraite du terrain non-scientifique des opinions individuelles, la science est menacée par sa fossilisation qui ferait d'elle-même, paradoxalement, une opinion commune (chacun, de fait, pourrait aujourd'hui, fût-ce vaguement, parler du « big bang », du réchauffement climatique, répéter une loi de physique, voire appliquer un théorème, etc.). Il y a bien là un renversement inattendu : la science s'est constituée (ce fut la physique mathématisée) en se libérant de ce que Husserl appelle le « Lebenswelt » (le monde de la vie), du monde ambiant avec lequel nous faisons toujours corps, qui constitue le sol originaire de toute évidence (nous pensons le vrai en fonction de cette appartenance première), d'une évidence première, antéprédicative, d'une évidence de la présence à ... qui sous-tend toutes nos représentations ; et ainsi, en s'émancipant des actes subjectifs qui l'ont fondée, la science a constitué un univers quasi-objectif (Husserl distingue deux étapes principales, l'humanité grecque et le moment galiléen qui accomplit la généralisation de la géométrie euclidienne) ; *mais cette libération contient la menace d'une aliénation « objectiviste » (« scientiste ») qui nous dissimule les origines fondatrices, qui nous les rend étrangères, inaccessibles*. C'est ainsi que Husserl présente Galilée comme un génie ambigu, qui tout à la fois découvre le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

monde comme mathématique appliquée et le recouvre comme œuvre de la conscience. Le développement des sciences, sur le modèle d'une exactitude absolue, a signifié aussi bien une occultation de ce qui l'a rendu possible ; occultation qui a pris la forme d'une technicisation accrue qui suppose ce que Husserl appelle la naïveté de niveau supérieur du savant porté par un mouvement dont il ne saisit plus la visée authentique. Le savant finit par croire en la subsistance de l'univers scientifique, il finit par croire qu'est vrai ce qui n'est pourtant qu'une méthode. Quant à l'étudiant, ou à l'homme de la rue, il ne perçoit, ne reçoit de la science que sa conclusion figée, qui se répand comme une *doxa* non maîtrisée. Car cette naïveté n'est pas le lot du seul scientifique. Nous nous mouvons dans un monde que nous disons scientifique sans savoir pourquoi. Une telle occultation a paradoxalement ruiné la grande foi des sciences et de la philosophie en elles-mêmes, parce qu'elle a recouvert leur raison originaire d'être. La crise vient du fait que la science a rendu à la fois notre monde connaissable et incompréhensible, voire indésirable. Il y a comme une dérive positiviste qui appelle comme sa réaction une haine contre la raison, une fuite en avant irrationaliste, *un retour et une démultiplication des opinions* (ainsi opposera-t-on à telle démonstration scientifique, en droit incontestable, telle ou telle conviction personnelle). Dans ces conditions, il y a pour Husserl une urgence : il s'agit de réactualiser les origines en ce sens que seule cette opération nous rendrait capables d'être responsables de la finalité de la science et de la philosophie. Prendre conscience des origines, c'est se mettre en mesure d'en répondre : la réflexion sur l'historicité se double d'une dimension éthique.

Mais comment parer à cette dérive, et assurer à la science une victoire sur l'« opinion » qui déborde le seul moment de la découverte ? Husserl propose ce qu'il appelle une « question en retour ». La géométrie ici n'est prise que comme échantillon ; elle est privilégiée dans la mesure où la géométrie euclidienne est le fondement des sciences modernes, mais l'enquête pourrait être menée à partir de n'importe quelle science et même à partir de la philosophie. On pourrait ainsi envisager l'historicité du *cogito*, non pas au sens où la proposition émise par Descartes serait soumise à la mutabilité du temps, mais en ce que la proposition a été produite « un jour » avec un sens déterminé, une intention spécifique ouvrant un horizon à l'intérieur duquel se tiennent un certain nombre de propositions philosophiques qui implicitement ou explicitement renvoient à elle ; le *cogito* serait historique en tant qu'il s'est maintenu tout au long d'une tradition spirituelle qu'il a partiellement déterminée au risque d'être recouvert par elle. Ainsi le *cogito* est devenu une « rengaine », si bien que nous pensons que « de tout temps » la chose a été évidente. Une telle présomption montre que nous sommes aveugles relativement à notre héritage. La chose aura été de tout temps évidente, mais après Descartes. C'est parce que nous ne mesurons plus le sens du *cogito* que nous l'éternisons si facilement. Oublieux de son historicité et de notre historicité, c'est-à-dire de notre dette à l'égard de significations déposées, sédimentées dans un discours qui nous affecte, nous sommes tentés de croire que ceux qui avant Descartes n'ont pas énoncé cette vérité étaient des ignorants, que les vérités sont entreposées quelque part, qu'il suffit seulement de les trouver, qu'une fois formulées elles se maintiennent toutes seules (en parlant de pré-, nous marquons une césure, mais au lieu de s'interroger sur la provenance de ce qui est nôtre, nous rejetons ce qui n'est pas nôtre en le qualifiant par ce dont il est manque). Cette attitude est naturelle ;

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

elle permet que nous adhérions immédiatement à des pratiques, à des discours, des institutions. Ce qu'il s'agit de faire pour Husserl, c'est de savoir comment ce qui est évident l'est devenu, faute de quoi l'évidence deviendrait évidence morte, *doxa* suscitant le malaise (ce qui est familier nous serait devenu aussi le plus étranger). **Se réapproprier ce qui est nôtre en comprenant sa provenance, comment et pourquoi ce qui pour nous va de soi a été produit, voilà en quoi consiste l'élucidation historique en un sens radical nous permettant de maintenir la « science » dans sa « scientificité »**. Une telle entreprise ne conduit nullement à une relativisation mais permet de **fonder une seconde fois ce qui nous apparaît comme une vérité**. L'acte historique sera au sens propre une répétition, non pas une répétition identique d'une événement passé, mais une répétition du présent ou encore une « conscience de soi » qui délivre l'avenir, qui le libère en le présentant comme devant être nôtre. Certes, il est une autre manière de comprendre en quel sens le *cogito* peut être dit historique : réunir les anecdotes, se demander quand Descartes a pour la première fois eu l'idée de faire du *cogito* la base de la méthode, rechercher également quels ont été les antécédents du *cogito*. Cette enquête peut être intéressante, mais ne nous dit strictement rien sur le sens du *cogito*. C'est ce type de recherche qu'Husserl appelle « philologico-historique ». Du reste, cette enquête suppose que la clarté soit faite sur le *cogito* sinon elle ne pourrait pas distinguer les énoncés qui sont pertinents et ceux qui ne le sont pas. Une telle investigation, aux yeux de Husserl, loin de déceler l'origine, se déploie en fait à son insu dans la lumière de celle-ci. Autrement dit, quand nous nous interrogeons sur l'historicité du *cogito*, ce n'est pas à l'histoire empirique des faits que nous allons nous adresser. Au mieux, elle satisfait une curiosité d'érudit, au pire elle nous fait croire que le *cogito* est réductible à son énonciation factice. Autrement dit, cette histoire risque d'enfermer la signification de la proposition dans l'aspect singulier, fugitif de l'événement. En réalité, l'histoire des faits renvoie toujours à une historicité plus fondamentale. S'énquérir des faits suppose toujours qu'on sache ce qu'est l'histoire et de quoi il y a histoire. Aussi, la prétention qu'élève l'histoire empirique à valoir comme seule histoire possible peut-être aussi préjudiciable que l'attitude anhistorique. Car les faits ne sont pas évidents par eux-mêmes, ils sont évidents toujours à partir d'autre chose qui les désigne comme faits de…, qui les rend exemplaires de… En croyant que l'histoire empirique épuise à elle seule le champ de l'histoire on dissimulerait davantage encore ce qui constitue la nature de notre histoire, ainsi que la nature de notre intérêt historique.

Revenons à la « question en retour » adressée *par la philosophie* à la science pour la soustraire à son devenir-opinion. Pour Husserl, il s'agit de questionner, et ce vers l'originaire. Autrement dit, la réflexion n'opère pas seulement dans la géométrie elle-même telle qu'elle nous est livrée toute prête, même si elle procède à partir d'elle. La question porte sur la géométrie sans être géométrique. Questionner ici signifie radicaliser, venir aux racines. Le géomètre en tant que tel ne sollicite pas la discipline dans son sens d'origine. Si critique soit-il, il reste toujours à l'intérieur de « l'horizon de problématicité » que dessine la géométrie. Le géomètre ne s'interroge pas, par exemple, sur la légitimité qu'il y a à opérer dans un espace pur. La géométrie est ainsi prise dans « l'évidence a priorique » qui maintient en mouvement tout travail géométrique normal. Il peut se heurter à des paradoxes, des difficultés, mais qui relèveront toujours d'un style géométrique. Aucune

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

activité géométrique ne peut ni ne doit revenir en deça de la familiarité qui la rend possible. *C'est cette régression que signifie le questionnement philosophique dès lors que l'on veut saisir la géométrie dans sa provenance, c'est-à-dire dans son émergence à partir du non-géométrique*. Le géomètre vit dans le toujours-déjà, dans l'horizon de son activité. L'origine est à la fois infiniment éloignée de notre géométrie actuelle, qui a toute son histoire derrière elle, et sous-jacente à cette discipline. L'originaire est moins ce qui est reculé que ce qui est en retrait de ce dont elle est l'origine. C'est parce qu'elle est en retrait que le géomètre ne l'atteint jamais explicitement alors même que son activité n'a de signification qu'en référence à elle. L'activité du géomètre est toujours normale, tandis que le questionnement du philosophe se veut radical : il ne s'agit pas de décrire l'événement de la géométrie, mais de saisir son *avènement* et, par conséquent, comment elle continue d'advenir. La question d'origine ne peut être posée que secondairement. Il faut qu'il y ait déjà eu en fait une histoire de la géométrie qui en déploie le sens (en même temps qu'elle le recouvre) pour que se fasse ressentir le besoin d'une réactivation, d'une réactualisation de l'intention originaire. Il s'agit alors de formuler ou d'amener à l'évidence, de mettre au jour ce qui se donne déjà sous une forme confuse, indistincte. La connaissance serait ainsi principiellement un dévoilement, du fait de notre condition d'être-au-monde, d'être empirique, dans la mesure où nous aurions un pré-savoir, un pré-sentiment de ce que nous devons savoir.

Nous abordons la science par le biais d'un héritage, qui en garantit à la fois l'intelligibilité et la valeur. Nous en avons une pré-compréhension, un rapport premier pré-réflexif qui, bien que passif, n'est pas tout à fait arbitraire. *Et il s'agit, par rectifications successives, d'élucider, d'expliciter cette pré-compréhension. Il est nécessaire de rétrocéder en direction de l'origine, du sens originaire d'où provient l'unité de la tradition qui nous porte*.

L'opinion comme tradition, oubli des origines, oubli de ce que furent les origines, oubli même qu'il y a des origines : occultation du lieu de provenance, se livre à nous comme un ensemble d'acquis, un héritage cohérent ayant sens ; de fait, nous sommes *dans* l'histoire, affecté par elle, et notre attitude est naturellement passive. Mais, si l'on peut dire, nous sommes aussi *à* l'histoire, et nous avons toujours la possibilité de saisir le cours de l'histoire comme le corrélat d'une activité constante. C'est ainsi que la science ne versera pas dans l'opinion, au risque de se perdre. **Pour être sujet dans la science, il faudra être contemporain de ses origines**.

J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,
ancien élève de l'ENS,
maître de conférences à l'Université de Nanterre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021